

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : Victorin Bès

« Quelques extraits des carnets de guerre de Victorin Bès. Un Castrais « combattant involontaire » », *Revue du Tarn*, n°196, pp. 673-690.

Questions

1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>

- 2) Montrez, à partir du témoignage de Bès, que les relations entre les combattants français et les combattants allemands sont complexes.
- 3) Quelles sont les souffrances de la vie au front d'après Bès ? Selon lui, comment peut-on y échapper ?
- 4) Que reproche-t-il à la presse ?

Extraits

20 décembre 1914 : il décrit et analyse l'entrée en guerre quelques mois plus tôt. « Depuis le 4 août nous sommes en guerre contre l'Allemagne. [...] J'ai vécu la fièvre de tous mes compatriotes. J'ai entendu hurler « A Berlin » [...] Après les pleurs des femmes pendant la journée du 4 août, après les chants, après les musiques militaires, le canon a tonné [...] Chassons de nos esprits tous les doutes.

[...] Il faut que, malgré mes opinions, je sois persuadé de la volonté de paix de nos représentants du peuple. Certes, la structure capitaliste des nations, la Paix armée, les conflits d'intérêts des magnats des mines et de l'industrie, sont moralement responsables de l'état de choses actuel. Mais qui a déclaré la guerre ? C'est l'Allemagne. Qui est attaqué ? C'est la France. »

14 mai 1915 : « les Patries, cette monstruosité va-t-elle exiger que je verse mon sang de vingt ans ? Hélas je ne puis que me confier à mon destin, je ne suis pas maître de moi-même [...] On se bat parce que l'Allemagne nous a attaqué – le peuple allemand, non, les dirigeants, oui ; mais le peuple allemand [...] s'est fait le complice de ses maîtres par veulerie et aussi hélas parce que ses Maîtres l'ont façonné depuis l'école selon leurs désirs. Tout en restant persuadé que ceux qui meurent là bas sous leur uniforme allemand, regrettent eux aussi de donner leur jeune sang, car il est dur de mourir à vingt ans et à cet âge on tient à la vie, on ne put cependant qu'identifier le peuple allemand à son Empereur. Ils suivent donc ils sont leurs complices. Nous aussi nous avons peut-être une responsabilité [...] je voudrais avoir la foi patriotique, être convaincu que personne chez nous n'a voulu la guerre ou ne l'a acceptée avec une résignation bien facile en songeant que l'on allait pouvoir reconquérir l'Alsace et la Lorraine. »

25 septembre 1915 : *il écrit dans son journal* « d'une main un peu énervée, avant l'attaque » *ses adieux à ceux qui l'aiment, son « testament » en quelque sorte. Une offensive générale va être lancée en Champagne (voir évolution des fronts). L'écriture saccadée traduit bien l'agitation de l'auteur.* (voir la photographie dans le lexique)

8 octobre 1915 : « Je viens de faire un rêve, me semble-t-il. Je reviens d'un autre monde ! D'un monde de folie, de fer, de feu, de fumée, de tonnerre ! Du 25 septembre à hier, dans quel enfer ai-je brusquement été jeté ? [...]

« Sifflet : En avant ! Pas de traînards ! Les corps bleu horizon se dressent, gravissent le parapet, l'arme à la main. On crie, on hurle [...] Les balles sifflent éperdument, s'écrasent à nos pieds. Des corps tournoient, tombent en arrière. Quoi ? des obus maintenant ? Le capitaine hurle En avant ! La ligne d'attaque flotte, s'éclaircit. Je continue de marcher comme un automate, à courir plus exactement. Nous voici aux fils de fer à détruits seulement [...] Je coupe les fils de fer avec mes cisailles. Les balles crépitent. Coupez les fils de fer en rampant, crie le capitaine [...] Nous voici en plein champ de tir des mitrailleuses car la légère butte de terrain ne nous protège plus [...] Les obus boches pleuvent sur les réserves de 2e ligne puisqu'elles n'avance pas derrière nous [...] Où est la 2e ligne d'assaut, crie avec angoisse le capitaine ? [...] Enfin, ordre de reculer, de revenir au point de départ. Les canons se calment. Le 150e [R.I.] entre en ligne, il va remettre ça. Bonne chance les copains ! [...]

A 2 heures et demie, en avant ! Le 150e bondit, le saillant est pris. Nous suivons. Peu de prisonniers, nous visitons les abris qui se ne sont pas écroulés. Voilà une entrée intacte. Nous sommes quatre avec le caporal : « Hé, Fritz, Kamarade » crie-t-il en évitant de s'approcher de l'ouverture. Bonne idée car une balle claque. « Ah, les vaches, dit-il, eh bien ! Tu vas voir la marmelade. Bès, passe-moi des grenades qui explosent bien. Des hurlements de douleur parviennent à nos oreilles insensibles. « Attendez, salauds, vous n'avez pas voulu vous rendre, tapez dedans. Allez Fritz, attrape sur la gueule ! » Ils hurlent « Kamarade ! » Nous sommes sourds comme des brutes. Le silence se fait, des plaintes, des gémissements. Ça y est, dit le caporal, on les a bousillés »

16 octobre 1915 : « depuis le 25 septembre, on n'a pas encore relevé tous les cadavres – 20 jours après [l'attaque] ! Dans les tranchées boches, dans celles où nous sommes, [...] ça sent mauvais; il y a des cadavres enfouis par ci par là et l'on aperçoit soit un pied, ou une main hors de terre. A 50 mètres de nous, dans un abri de 10 mètres de profondeur, on a fourré tous les cadavres boches trouvés en piochant. C'est le 150ème qui a fait cette corvée. On a bouché l'ouverture avec de la terre mais l'odeur traverse ».

9 novembre 1915 : « soyez fier de nous, vous tous de l'arrière qui lisez le communiqué : le moral des poilus est admirable, ils meurent le sourire aux lèvres, ils ne crient pas maman en murant les entrailles broyées, mais hurlent : Vive la France ! Ah, crapules de journalistes qui entretenez ainsi le moral de l'arrière, venez donc vivre une heure seulement au moment où se « radinent » les crapouillots, torpilles, etc. » « Notre mère, la Patrie qui nous fait tuer ? Allons donc ! Ma Mère, c'est ma maman qui pleure et tremble chaque nuit sur mon sort. Ma patrie, c'est ce que j'ai de plus cher au monde et qui m'aime, c'est maman, c'est papa. »

14 décembre 1915 : « nous apprenons qu'à notre droite [...] depuis quelque temps les tranchées n'étant qu'à quelques mètres des tranchées boches, une sorte de sympathie s'était établie entre les Français et les Allemands en présence. Ils échangeaient des bribes de conversation où les gestes suppléaient à la parole – Fritz Kamerad – Pas bon la guerre – Nich – La Paix ya – Jamais de coups de fusils ne s'échangeaient. Mais ils se prévenaient le jour de la relève les uns ou les autres. Enfin, un jour dernier, les Français qui depuis 2 ou 3 jours franchissaient un simple barrage de sacs de terre pour aller apporter du vin aux Allemands ont été aperçus par le lieutenant de leur section. [...pour ne pas se faire arrêter...] ils ont sauté sur la tranchée et se sont rendus aux Allemands. Ils ont terminé la guerre. Et si leur geste était suivi de part et d'autre sur l'ensemble du front, les gouvernants seraient bien obligés de chercher une entente et d'en finir avec cette monstruosité qu'est la guerre. Hélas nous sommes des moutons et chez les Fritz c'est encore pire. »

28 décembre 1915 : *il vient d'apprendre la mort de son meilleur ami.* « Raymond, ils t'ont tué ces vaches de boches, ces salauds. [...] je bondis à mon emplacement, je me mets à tirer sans arrêt contre les voisins d'en face que je ne vois pas, mais que je voudrais tous tuer dans ma surexcitation douloureuse. Et je tire et je tire. »

En janvier 1916, Victorin Bès peut partir en permission à Castres. Après des retrouvailles joyeuses et intenses, la famille proche arrive en visite : « Oncle Henri écoute, m'interroge, discute, approuve ou contredit car il ne peut penser comme un soldat du front. Il subit l'enveloppement des idées officielles émises par les journaux. Je le sens hésitant, troublé. »

A son retour, il note l'impression que lui a faite la ville de Castres : « Vie très animée en ville. Les usines travaillent à plein rendement. Toutes les fonderies travaillent à fabriquer des obus et des torpilles. Que n'ai-je appris le métier de papa et je laisserai faire la guerre aux autres » *Son père était serrurier-mécanicien dans une usine textile. Les « affectés spéciaux », mobilisés dans les usines pour les besoins de la production sont des ouvriers qualifiés. Ils sont loin des dangers du front.*

20 avril 1916 : « violent bombardement ce matin à 4 heures sur ma compagnie, 25 tués en une heure ! [...] Décidément, les Boches en veulent à ma tête : un éclat a fendu le rebord de mon casque [...] Puisque nous avons un moment d'accalmie, je vais en profiter pour noter « un coup noir de cafard » qui m'avait pris cette nuit avant le bombardement. Nous avons du froid et de la neige ; quelques évacués pour pieds gelés. De les voir partir ces jours derniers vers l'arrière, la mine réjouie malgré la gravité de leur mal, d'entendre leur dire ou de leur avoir moi-même dit : « veinard, t'as le filon ! » [...], cela m'avait donné un noir cafard. » *Victorin Bès prend alors une décision :* « demain, j'aurais les pieds gelés » *Il passe à l'acte : il réussit à tromper la vigilance de ses camarades, trempe son pied droit dans l'eau glacé. Mais après un long moment,* « la douleur se fait atroce, ma volonté faiblit, je souffre trop [...] je me dis, zut ! Je me rechausse. « Merde, merde et mille fois merde. Tant pis, je crèverai d'un obus ou d'une balle, mais je n'ai pas le courage de me faire geler le pied » »

1er novembre 1916 : à l'hôpital après avoir subi une très forte commotion, Bès, rétabli, tente de retarder l'échéance de son renvoi au front : « cette fois, je suis vidé de l'hôpital. J'ai 15 jours de

convalescence puis il faudra partir. Mais je m'aperçois qu'on peut « se débrouiller ». « Système D » que je continuerai à mettre en pratique. Non par des mutilations [...] Non, la santé d'abord. Il vaut mieux « courir sa chance » [...] Je ne laisserai pas passer les occasions de me faufiler entre les mailles du filet » *Il apprend effectivement le 21 décembre 1916 qu'on peut être volontaire pour le front d'Orient. Cela lui paraît moins dangereux que le front français. Et puis un long voyage pour y aller, ça ferait gagner du temps.*